ÉMIGRÉS ITALIENS EN CHÂTELLERAUDAIS

Au début du XIX^{e} siècle la traversée des Alpes se fait par des chemins muletiers dangereux et impraticables l'hiver. Une intensité de circulation due au début de l'ère industrielle ainsi que la pression économique nécessitent entre la France et l'Italie du nord la construction d'une route au mont Cenis[1]. Mise en service en 1811, elle est construite par des Piémontais terrassiers, maçons, mineurs dont les territoires ont été occupés par Bonaparte en 1796. Ces ouvriers, les « boscarinis », franchissent les Alpes pour ces travaux mais ils avaient déjà l'habitude de les franchir l'été pour des travaux saisonniers

Les recherches ont été menées à partir de recensements généraux de population, d'annuaires, de documents de Police. Les résultats ont été croisés et vérifiés avec les actes d'état-civil mais les naturalisations, dont nous avons peu de trace font que certains Italiens nous échappent. Dès qu'ils sont naturalisés, ils sont enregistrés comme citoyens français. Nous avons cherché à contacter des descendants d'immigrants et remercions sincèrement tous ceux qui ont accepté de répondre à nos questions, facilitant nos recherches[2].

1-Quitter le pays natal

La Cité de l'immigration, (en note le compte-rendu paru dans la revue n°19) présente deux grandes vagues d'émigration italienne en France : la première vers 1920, la seconde avant la guerre 1939-1945. De 1901 à 1961, l'Italie demeure la première nationalité étrangère en France.

A. Causes du départ

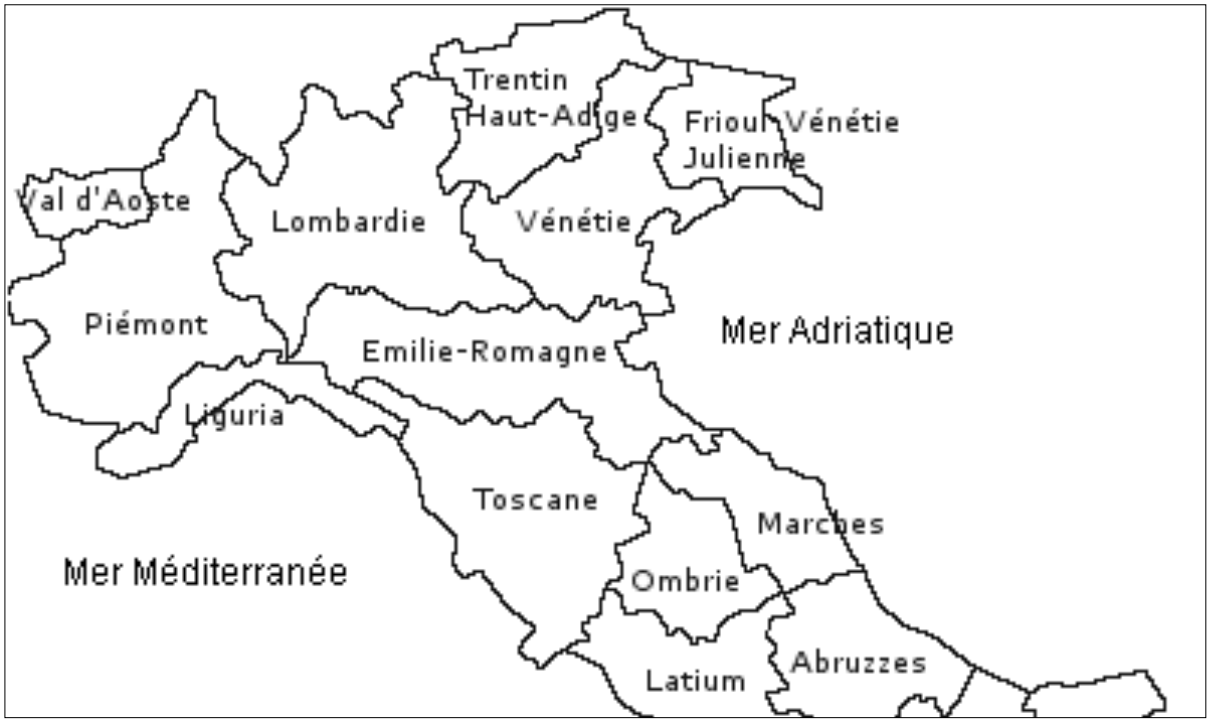
Dès la fin du XIX^{e} siècle et au XX^{e} siècle les Italiens ont une croissance démographique forte. Dans les collines et dans les campagnes la misère règne et après la guerre contre les Autrichiens, dans les années 1920-1922, les provinces au nord de l'Italie sont dévastées et des hommes rarement seuls, souvent regroupés par fratries ou par commune ou région parlant le même dialecte, partent dans l'espoir d'une vie meilleure.
La crise économique en Italie et l'essor industriel en France font que des colonies Postuaises (originaires de Postua) s'établissent dans notre pays.
Quand ils sont implantés depuis quelques années, parfois à la tête de leur propre entreprise, ces émigrés font venir d'autres personnes de la famille ou des amis. Créer un lien, retrouver des gens qui les comprendront est sécurisant pour ceux qui arrivent, ils disposent immédiatement d'un travail et leur logement est assuré provisoirement. Sur les familles contactées, presque la moitié a fui la misère et est venue en quête de travail.
Des raisons politiques sont à l'origine d'autres départs, dans l'entre-deux guerres. L'arrivée au pouvoir de Mussolini en 1922 provoque le départ d'un grand nombre d'opposants au régime et de personnes qui ne supportaient pas l'embrigadement pour le moins cavalier des sympathisants du duce. Deux personnes ont évoqué l'enrôlement forcé que menaient les partisans de Mussolini : si la personne qu'elles abordaient n'acceptait pas de se joindre à eux, ils l'obligeaient à boire une quantité d'huile de ricin, ce qui a laissé un traumatisme dans les mémoires. Parmi les familles qui ont témoigné, six sont certaines que leurs aînés ont fui le régime politique.

[1] Les industries françaises ont besoin des matières premières (soie, lin, chanvre) et des denrées alimentaires produites par l'Italie à qui elles vendent en retour les produits manufacturés.
Rappelons que le duché de Savoie est définitivement rattaché à la France en 1860 (départements de la Savoie et de la Haute-Savoie).

[2] Témoignage oral des familles Angeletti, Balestra, Benetta, Castellani, Fabbro, Forte, Gambetti, Novello, Tettamanti, Tissino, Ugolini, Zucchini et de M. Babin. Quelques uns ont souhaité garder la confidentialité. Il m'a semblé que tous les descendants de ces familles ont été heureux de parler de « leur pays », même s'ils sont très bien intégrés aujourd'hui.

Enfin quelques descendants d'immigrés ont reconnu que leurs ancêtres ont quitté le pays à la fois pour des raisons politiques et pour trouver du travail. Certains ignorent ce qui a poussé les leurs à partir.

B. Lieu d'origine



Carte de l'Italie du nord après la grande guerre

Les premières recherches ont confirmé la venue par zones géographiques. Au début du XIX^e^ siècle, tous venaient de la région de Postua située au pied des premiers contreforts alpins dans le Piémont. La montagne était difficile à cultiver et le rendement médiocre. Les Postuais prirent l'habitude d'émigrer saisonnièrement. Les patronymes Zocchetti, Uséo, Bergamasco, Prévosto sont signalés à Châtellerault de 1889 à 1896[3].

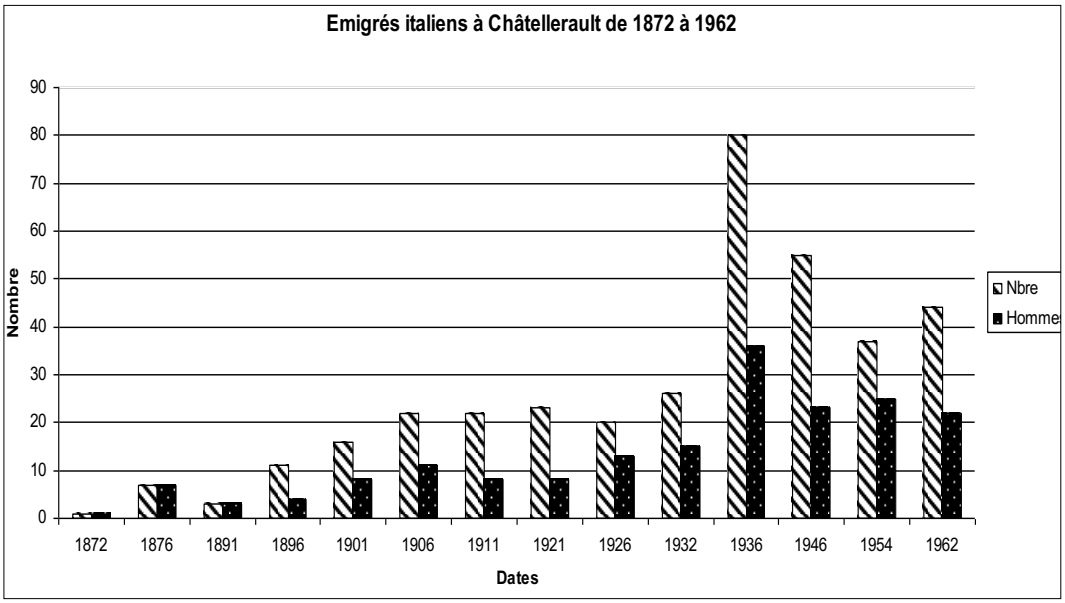
En 1933, dix-huit Italiens sont originaires du Frioul-Vénétie, douze de la Vénétie, trois de la Lombardie, quatre du Piémont, un de Toscane et un de Sardaigne. C'est donc en priorité le nord de l'Italie qui fournit des émigrés à la France. Des Marches arrivent les familles Angeletti, Gambetti, de l'Emilie-Romagne les familles Ugolini, Ambrosini et Zucchini.

En 1936 nous relevons la plus forte immigration italienne avec des familles entières composées souvent de plusieurs membres : 8 Blarasin, 5 Conzatti, 6 Forte, 4 Fabbro, 5 Nutta, 5 Molinaro, 4 Tissino, 5 Roncalli, 3 Veggian etc. Ils sont quatre-vingts à s'installer.

Dix ans après les Elia, Fabris, Tabogga et Valent apparaissent puis en 1954 les Degiacintho, Moretti, Pecile et en 1962 les Andreutti, Bartolotta et Minicilli. Ces familles venant du Val d'Aoste, de la Lombardie, de la Vénétie, du Frioul-Vénétie, du Frioul, du Piémont, de la Toscane venaient chercher du travail dans un pays voisin, pour éviter un trop long déplacement et pouvoir éventuellement retourner au pays si les conditions s'amélioraient. Par contre, beaucoup d'habitants du sud de l'Italie sont partis vers les Etats-Unis, l'Argentine et même l'Australie.

[3] *AD86*, 4M/197, Police. Etat nominatif par nationalité, des étrangers dans l'arrondissement de Châtellerault. Antoine Prévosto serait un des premiers émigrés postuais venu en 1855 s'établir définitivement en France, à Saint-Laurent du Pont. Un Giovanni Prévosto, né à Postua, arrive en 1893 à Châtellerault. Il sera cimentier chez Martineau et deviendra patron en 1936.

C. Les migrations



Graphique réalisé à partir des recensements de population de Châtellerault
Total de la communauté italienne et nombre d'hommes

Le graphique ci-dessus montre qu'à partir de 1906 les Italiens sont plus nombreux à Châtellerault, mais leur nombre demeure restreint. La montée du fascisme semble aller de pair avec une arrivée massive en 1936. Puis ce nombre diminue. Plusieurs explications sont possibles : dans les années 1950, beaucoup de familles ont réintégré leur pays natal, d'autres sont allées dans le Gers[4]. Ceux qui ont opté pour la naturalisation ne sont plus comptés parmi les étrangers et les filles qui ont épousé des Français sont devenues françaises.

Nous relevons les mêmes constatations pour la commune de La Roche-Posay, à savoir des émigrés issus du Piémont, de la Lombardie, du Frioul-Vénétie, de la Vénétie, des Marches et de l'Emilie-Romagne. Leur nombre passe de 18 en 1926 avec les familles Bozzio, Luccio, Forte, Angeletti et Barbiéri à 25 en 1931, quand se sont installés les Moretti et Tettamanti puis à 32 en 1936, avec l'arrivée des Langa et des Pauto. Il n'en reste que 9 en 1946, les familles Forte et Tettamanti dont un fils Pierre s'est installé à Coussay les Bois. La Roche-Posay a reçu une forte communauté italienne dont nous expliquerons la cause.

A Pleumartin les Poggio résident de 1921 à 1931 puis on trouve jusqu'en 1936 leurs cousins Bona, venus du Piémont, les rejoindre. En 1954 ce sont les Tettamanti (le fils aîné de celui de La Roche-Posay) et Vidoni qui sont recensés.

A Saint-Genest, 3 familles habitent la commune en 1946, il n'en reste que 2 en 1954 et 1962.

A Bonneuil-Matours, la famille Manera est venue du Piémont en 1921 et nous la suivons jusqu'en 1954. Après la seconde guerre sont arrivés les Tomitti, les Rumiz et les Volpi, treize personnes en tout qui, excepté les Manera, ont quitté la région ou sont retournés en Italie.

Du Frioul a émigré vers Dangé la famille Nutta, elle a fait venir un beau-frère. Nous les retrouvons en 1954.

Aux Ormes, en 1936 deux familles de maçons nés en Vénétie s'installent. Ils sont remplacés en 1954 par la famille Michelin.

[4] Renseignement donné par M. T. Toulouse possède comme Paris et Lille un consulat de 1ère classe, rendu obligatoire par la présence de nombreux ressortissants italiens dans la région du Sud-Ouest de la France.

D. Parcours

Trois types de parcours sont récurrents :

- la personne ou la famille qui s'expatrie rejoint d'autres membres de la famille directement puisqu'on lui a trouvé un emploi et un logement, même précaire
- elle part un peu à l'aventure et atterrit dans une région où elle pense trouver une embauche. Si cela ne lui convient pas, elle change de lieu une ou plusieurs fois jusqu'à temps de trouver.
- Elle est recrutée directement dans son pays. Le comité des forges, créé en France en 1864 pour la sidérurgie, appointe directement des « mercantis » entre 1911 et 1914, chargés de lui procurer des Italiens pour travailler dans l'industrie[5]. A partir de la guerre, l'état intervient directement. Dès 1919, le comité central des houillères importe en France 7 000 mineurs italiens. Des trains sont organisés.

Ceux qui sont attendus

Raffaelo Castellani, né en 1901 dans le Frioul non loin de la côte adriatique, est le second fils d'une famille de onze enfants. A vingt ans, il rejoint à Paris son frère aîné, qui depuis quelques mois, est chef de chantier dans l'entreprise de travaux publics Boislève. Le patron envoie Raffaelo à Châtellerault pour réaliser des travaux dans les locaux de l'entreprise de bonneterie tenue par un de ses frères. Il y rencontre une châtelleraudaise…

Gennaro Novello, né en 1884 dans le Piémont appartient à une fratrie de onze garçons. Il quitte Postua avec sa femme Léonora Zocchetti et leurs trois enfants et arrive directement à Châtellerault en 1914. De suite il est employé chez Baptiste Novello, rue de l'Usine à Gaz. L'entreprise de maçonnerie occupe les numéros 14 et 16 de la rue. D'un côté on entrepose les matériaux, de l'autre c'est la maison d'habitation. Le clan Novello se groupe. En réalité, les Novello ont des points de chute dans la Vienne depuis les années 1860 ou avant.

La famille Zocchetti, alliée aux Novello, Uséo, Mazzone s'est implantée à Poitiers ainsi qu'en témoigne la publicité parue dans l'Almanach de Châtellerault de 1910. L'entreprise a obtenu des médailles en 1861, ce qui prouverait qu'ils étaient fixés là depuis quelques années. Des agences ont été créées à Montmorillon, Chinon et La Haye-Descartes et une publicité, parue dans l'annuaire de 1894, fait état d'entreprises de travaux en ciment au port de La Pallice près de La Rochelle.

Par ailleurs, Pietro Novello, descendant de la branche qui est venue s'établir à Tours, est arrivé à Châtellerault en 1894 avec son frère Gabriel[6]. Jean-Antoine-Noël Cagna, né en 1875 à Postua, arrive à Châtellerault à l'âge de 14 ans, soit en 1889. Un document de demande de naturalisation retrace son parcours dans l'entreprise Verceletto qui l'a accueilli à son arrivée en France. Ils sont peut-être apparentés, ils sont originaires de la même ville et s'entraident. Jean travaille comme cimentier à Loudun de 1889 à 1897, à Ancenis pendant 8 mois, à Chinon de 1897 à 1899 puis à Bordeaux jusqu'en 1904[7]. Il est embauché à l'Usine à Gaz de Châtellerault jusqu'en 1933, il épouse une française puis s'installe à son compte.

Les Postuais, dès le milieu du XIX[e] siècle commencent à émigrer vers la France et créent leurs entreprises. Ils appellent alors les frères, neveux, cousins et amis qui viennent leur prêter main forte, témoignage de la prospérité des entreprises du bâtiment.

---

[5] Yves Lesquin, *La mosaïque en France,* Larousse, 1978, P. 344.

[6] *Touraine Généalogie* n°84, p. 439-431 et *AMC*, série I, boite 53.
Giacchino Novello, né en 1843 à Postua serait le premier à être venu travailler en France, à Vienne puis à Grenoble, dans une entreprise de ciment. Son patron l'envoie à Tours en 1872 et il y crée sa propre entreprise.

[7] *AD86*, 4M/1523. Révision des naturalisations en 1941.

Publicité Zocchetti, *Almanach de 1910*

Umberto Benetta a fui le facisme en 1930, il est venu seul en Indre et Loire dans une famille italienne. L'année suivante sa femme et les deux fils l'ont rejoint. Les deux fils ont été employés de suite dans la maçonnerie. C'est en 1956 après d'autres péripéties qu'il s'est installé à Châtellerault.

Les aventureux

Les trois frères Nutta ont quitté Udine dans le Frioul et sont venus juste après la grande guerre en Poitou : Geno à Châtellerault et ses frères à Poitiers. Geno, né en 1895 et sa femme Palmira ont eu 4 enfants nés sur le sol français. Alphéo a été élevé par un oncle de Poitiers. Ils se sont très bien intégrés dans la région. Une autre branche Nutta a fait souche à Dangé Saint-Romain.
Raymond Tissino, fils de Lugui, né près d'Udine dans le Frioul, vient en France avant la seconde guerre et travaille à Paris. Deux de ses sœurs, Amélie et Albine ont atterri à Châtellerault. Poursuivi pendant la guerre, Raymond vient se cacher chez ses sœurs. Il retourne en Italie et la guerre finie, revient en 1945 avec des amis à Vivonne. Il épouse une française et très vite le couple se fixe à Naintré. Raymond est employé à Châtellerault chez l'entrepreneur de travaux publics Bachmann.

Au tout début des années 1920, Ludovico Forte né dans le Frioul-Vénétie et Florino Angeletti né au bord de l'Adriatique dans les Marches débarquent dans le nord de la France, à Lens, où ils sont embauchés par l'entreprise du bâtiment Jeanpetit, laquelle vient travailler à La Roche-Posay vers 1924. Dans cette cité thermale en plein essor on construit des maisons, l'établissement thermal, on pose le tout-à-l'égoût et on installe l'adduction d'eau. Le travail ne manque pas ! En 1924 arrive Giosné Tettamanti puis un de ses frères, nés en Lombardie, qui sont également employés chez Jeanpetit.

Ceux qui sont recrutés

Après la grande guerre, la France a besoin de main-d'œuvre pour exploiter les mines de fer, de charbon, les carrières... Les organismes patronaux envoient des agents recruteurs en Italie, pays dont l'industrialisation est en retard par rapport à la France. Puis c'est l'état qui intervient dans le recrutement de la main-d'œuvre étrangère, en signant des conventions avec les gouvernements des pays concernés.

Les frères Ugolini, et leur famille originaires d'Emilie-Romagne, sont partis avec d'autres Italiens de leur commune travailler dans les mines de fer de Piennes, en Meurthe et Moselle, en 1920. Les recruteurs avaient organisé le voyage dans un train peu confortable, mais à l'arrivée, les femmes étaient heureuses de trouver un logement neuf dans la cité ouvrière récemment construite. Les mines de la Mourière ont été découvertes en 1899 et le village de Piennes s'est développé de façon spectaculaire. Des maisons aux ouvertures encadrées de briques s'alignaient et accueillaient les arrivants : des Italiens et des Portugais.

Une maison dans la cité ouvrière, *coll U. Ugolini*

Quand la guerre est arrivée, pour éviter les bombardements la famille Ugolini a rejoint dans la Vienne des parents et s'est installée à Domine sur la commune de Naintré.
Là vivait une cousine et sa famille, eux aussi Italiens émigrés d'abord à Piennes pour travailler à la construction de la cité ouvrière, mais venus s'établir en Poitou par la suite.
Jean Balestra, né en 1895 dans le Piémont est venu seul vers 1920, recruté pour travailler comme maçon dans les mines de fer de Volmerange, près de Thionville en Moselle. Un autre Piémontais, Baptiste, carabinier qui fuyait Mussolini est arrivé dans les mines de fer d'Algrange, situées non loin de là, où il a exercé le métier de mineur. Ces mines étaient exploitées depuis le début du XX^{e} siècle. La femme de Jean l'a rejoint et les quatre fils sont nés en Moselle. La famille de Baptiste a changé deux fois de région avant d'atterrir à Châtellerault en 1933. La famille de Jean résidant tout près de la frontière allemande a été évacuée vers la Vienne quand la guerre est arrivée. Chaque commune évacuée se voyait attribuer une commune de repli, c'est ainsi que les habitants de Volmerange les Mines sont venus se réfugier à Saint-Genest. Après avoir fui Mussolini, Jean a fui Hithler ! Pendant les dix-huit années de son séjour à Volmerange il avait construit de ses mains une maison. Il est parti emportant seulement les 25 kg de bagages autorisés, tout le reste a disparu. Et comme il trouvait le climat de la Vienne plus clément que celui de la Moselle, surtout pour un maçon qui travaille aux intempéries, Jean est resté et il s'est construit une autre maison.

L'Italie était engagée dans la Triple Entente regroupant France, Russie, Royaume-Uni pendant la première guerre mondiale qui l'opposait à l'Autriche-Hongrie. C'est ainsi que Victor T, né en 1899 dans le Frioul a combattu sous l'autorité militaire française. Alors, quand les recruteurs sont venus dans le nord de l'Italie, il s'est porté volontaire pour aller travailler en France. La ligne Maginot, construite de 1920 à 1930 le long de la frontière avec la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne et l'Italie a demandé beaucoup de main-d'œuvre et Victor a été chef de chantier, employé à la construction de tourelles de canon avec d'autres Italiens, des Belges et des Nord-Africains. En 1939, seuls sa femme et les enfants ont pu rentrer en Italie. En 1940-1941, en service commandé à l'armée, il est venu à Loudun. Puis il a atterri à Châtellerault où les Allemands sont arrivés et l'ont envoyé travailler à la Manu le temps de la guerre. Par la suite, il a été employé chez M. Martin à Tivoli pour fabriquer des matériaux de construction.
On suit le parcours de Primo Ambrosini, né en 1880 en Emilie-Romagne en notant le lieu de naissance de ses enfants : 1902 en Italie, 1907 en Meurthe et Moselle, 1910 dans la Meuse, 1917 à Châtellerault. Il est arrivé dans cette ville en 1914 et en 1915 était chauffeur à l'usine à gaz[8].

2-Le métier

A. la première génération d'immigrés à Châtellerault

Auparavant, les Italiens frontaliers exerçaient de petits métiers ambulants : rémouleurs, rempailleurs de chaises, ramoneurs et quelques uns, dont nous trouvons trace dans les papiers de police surveillant les émigrés, étaient comédiens ou musiciens. Certains étaient charbonniers de bois.
Si l'on excepte la famille Ceccarolli[9], marchands forains, tous les Italiens immigrés en Châtelleraudais, nés dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle travaillent soit dans le bâtiment : manœuvre, cimentier, carreleur, mosaïste, maçon, entrepreneur en maçonnerie, soit dans les mines du nord-est de la France : à la construction des galeries ou comme « porions » (mineurs de fond). Près de chez nous, d'autres Italiens sont venus extraire de la pierre dans les carrières de Chauvigny, nous aborderons ce sujet en fin d'article.
Les recensements de population font apparaître à côté des cimentiers un cordonnier et un limeur en 1896, qui ont disparu au recensement suivant, un fumiste en 1901, Bonizzoni, que nous retrouvons jusqu'en 1926 avec son fils fumiste également. Dans ce premier quart de siècle on relève une ménagère, une domestique, trois couturières et une calqueuse. Les mariages mixtes sont l'exception : Noël Cagna en 1904, Raffaelo Castellani vers 1930 à Châtellerault et Florino Angeletti en 1928 à La Roche-Posay.

B. la seconde génération

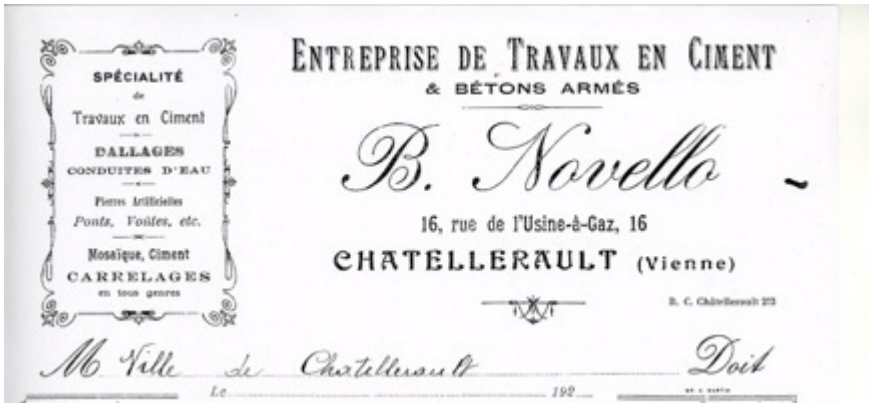
A partir de 1936, le nombre d'Italiens croît et les métiers se diversifient. Les enfants des premiers arrivés ont été scolarisés et les parents les ont encouragés à apprendre un métier différent de celui du père, trop rude. On voit alors un chauffeur, un mécanicien, un poseur chez les hommes et une femme de chambre, une cantinière, une journalière et une ménagère chez les femmes qui participent au revenu du ménage.
Après la seconde guerre apparaissent les tourneurs, mécaniciens, charpentiers, plombiers, raboteurs de parquet, peintres, usineurs, monteurs, jardiniers et il ne reste que sept maçons et sept cimentiers. Les épouses sont femme de ménage, femme de chambre, et modiste. En 1962 la diversification des métiers se poursuit : tourneur, dessinateur industriel, conducteur d'engins, ébéniste, calorifugeur,

[8] *AD86,* 4M/1523.
[9] Charles Ceccarolli, né en 1861 à Orléans est marchand forain. Ses sept enfants sont tous nés en France dans des villes différentes. Le dernier, Charles, est né à Châtellerault en 1904, rue de l'Angelarde. Une lettre du sous-préfet annonce que dans les années 1910 il a vendu sa maison, a acheté un cinéma ambulant et a quitté la ville.

représentant chez les hommes et vendeuse, religieuse, lingère, gouvernante chez les femmes. Quatre maçons et un cimentier perpétuent la tradition de métier du bâtiment.
Les Italiens de la seconde génération contractent tous des unions mixtes, à l'exception de Gina Nutta qui épouse Vittorio Degiacinto arrivé en France, après la seconde guerre mondiale.

C. Les métiers du bâtiment

Ainsi que l'indique la publicité des établissements Zocchetti, les Italiens exécutaient tous les travaux en ciment : dallages intérieurs, extérieurs, marches d'escaliers, couvertures de murs, cuves à vin, caves, pose de tuyaux, mais également travaux en pierres artificielles et en ciment armé. La maison disposait d'un personnel spécialisé pour les mosaïques vénitiennes et romaines. L'entreprise de Baptiste Novello, en 1927, offre des propositions identiques. Elle a travaillé à l'hôtel de l'Univers, réalisé des carrelages aux Nouvelles Galeries (actuellement Monoprix), au Crédit Lyonnais, à la banque de France entre autres. Elle a exécuté des travaux au jardin public de la ville pour le monument aux morts : voûte, bassin, enduit de mosaïque sur le bassin.

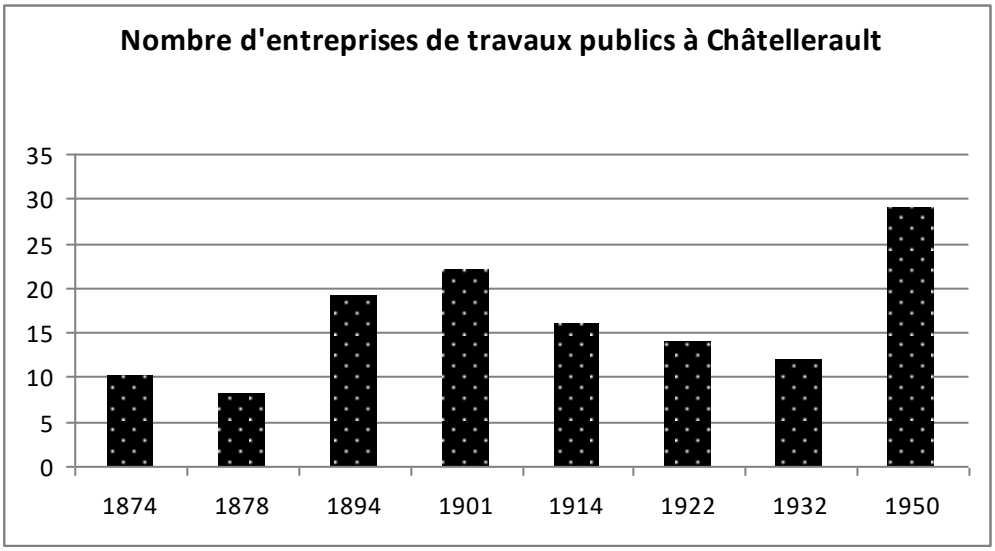


En-tête de facture Novello, 1927, *AMC, 1MH4p*

Raffaelo Castellani réalise des sols en granito, sa spécialité, et aussi en terrazolite, matériau typiquement italien, mélange de ciment et sciure de bois, sans joint, que l'on cire. En France, la terrazolite n'a pas beaucoup de succès. Raffaelo fonde son entreprise et emploie son fils aîné, Claude, qui avait pourtant appris le métier de menuisier à l'école d'apprentissage. Mais le père a besoin d'aide et prend son fils avec lui dès ses 14 ans. La femme de Raffaelo aide de son mieux à la construction des maisons de la rue de la Courtille, elle sert de manœuvre et passe les seaux de colle aux hommes. Claude, artisan artiste exerce le métier de cimentier mosaïste et, des années plus tard, il réalise pour une congrégation religieuse, une tête de Christ en mosaïque dans une chapelle du XVI^{e} arrondissement de Paris[10].
Dans la famille Tettamanti, un fils crée son entreprise de carrelage, le second restaure de beaux bâtiments et le troisième quitte les métiers du bâtiment.
Ils sont nombreux à avoir crée leur entreprise, même modeste, au bout de quelques années passées au service d'un patron. Remarquons que la plupart des Italiens de Châtellerault résident dans la périphérie est de la ville : rue du Verger, rue des Quatre-Ponts (actuelle rue A. Hérault), rue de l'Usine à Gaz, rue de la Renaîtrie, rue des Trois Pigeons. Ils disposent ainsi de place pour entreposer des matériaux et accueillir les arrivants, membres de la famille ou amis du village natal venant tenter leur chance en France. Zocchetti habitait sur le boulevard Victor Hugo, construit après l'arrivée de la voie ferrée, côté des numéros impairs, en se rapprochant de la gare, signalé dans l'annuaire de 1894 et Debernardi, côté des numéros pairs, vers les feux actuels. Eusèbe Verceletto était installé rue des Quatre-Ponts.
Certains étaient très mobiles, comme Noël Cagna qui allait de chantier en chantier, envoyé par son patron avant d'entrer à l'usine à gaz.
Quand on examine le nombre d'entreprises de maçonnerie, de cimentiers, maçons et fabricants de matériaux de construction à Châtellerault de 1874 à 1950, on constate une forte augmentation au début et au milieu du siècle. Elles correspondent à un besoin de construction lorsque tout le quartier

[10] Témoignage de la fille de Raffaelo, sœur de Claude.

est de la ville s'est développé après l'arrivée de la voie ferrée et en 1950 à la reconstruction et au développement après la guerre. Pas étonnant que les Italiens aient eu du travail.



Parmi les entrepreneurs, citons Otto Bachmann, rue Rasseteau, sans doute le plus important (voir article concernant les Suisses), qui a employé de nombreux Italiens.
Louis Gabillas était un gros entrepreneur de maçonnerie qui a employé jusqu'à quarante-cinq maçons. Son fils Gilbert a travaillé avec lui. Fabbro et Vincenzetto, Italiens, ont travaillé chez lui, rue de la Croix Rouge à Châteauneuf en 1936[11]. En juillet 1939, l'entreprise employait 39 ouvriers.
La maison Labrousse, rue de l'Angelarde, était également une grosse entreprise.

3-La vie en France

A. La scolarisation des enfants

Les immigrés sont tenus d'envoyer leurs enfants à l'école. En France depuis les lois Ferry l'école est gratuite en 1881 et l'année suivante elle devient obligatoire et laïque. Les garçons vont à l'école Villevert (qui deviendra Denard) et les filles à l'école Rasseteau (actuellement Paul Bert). Les fils Debernardi, Florentin et Raphaél inscrits en 1896 quittent l'école en 1899 à 14 ans pour l'aîné et en 1902 à 13 ans pour le second qui entre en apprentissage chez un quincaillier. Les filles, Gabrielle et Antoinette fréquentent Rasseteau de 1895 à 1900 pour l'aînée et de 1896 à 1905 pour sa sœur. La première à 13 ans entre en apprentissage de couture et la seconde reste jusqu'à 15 ans, peut-être pour obtenir le certificat d'études qui avait une grande importance aux yeux des parents[12]. Alfred Novello entré en 1908 sort en juillet 1914 et se dirige vers l'école supérieure. Nous trouvons trace d'Alphéo Nutta, Michel Ambrosini etc…
Quant aux enfants de ceux qui ont travaillé dans les mines de fer, c'est simple : à l'école, sur vingt-cinq élèves, nous dit Diana Gambetti, il y avait cinq Françaises. Les autres étaient Italiennes ou Polonaises. Chez les garçons il en était de même. Tout ce petit monde cohabitait sans problème.
A cette époque les enfants passent le certificat d'études à 12, 13 ou 14 ans, selon leur compétence et apprennent un métier. Les jeunes immigrés suivent en cela leurs petits camarades français. Exceptionnellement, l'enfant poursuit ses études. C'est le cas d'un fils Ugolini qui est allé au collège

[11] *AMC*, Fonds Gabillas, 28 J.
[12] Registres d'inscription de Villevert et Rasseteau.

de Longwy le plus proche. Il est devenu instituteur en Meurthe et Moselle mais lorsqu'il est arrivé dans le Châtelleraudais, n'étant pas naturalisé français, la loi de Vichy n'a pas reconnu son métier. Il a dû en changer.
La seconde et surtout la troisième génération ont poursuivi leurs études, comme les indigènes.

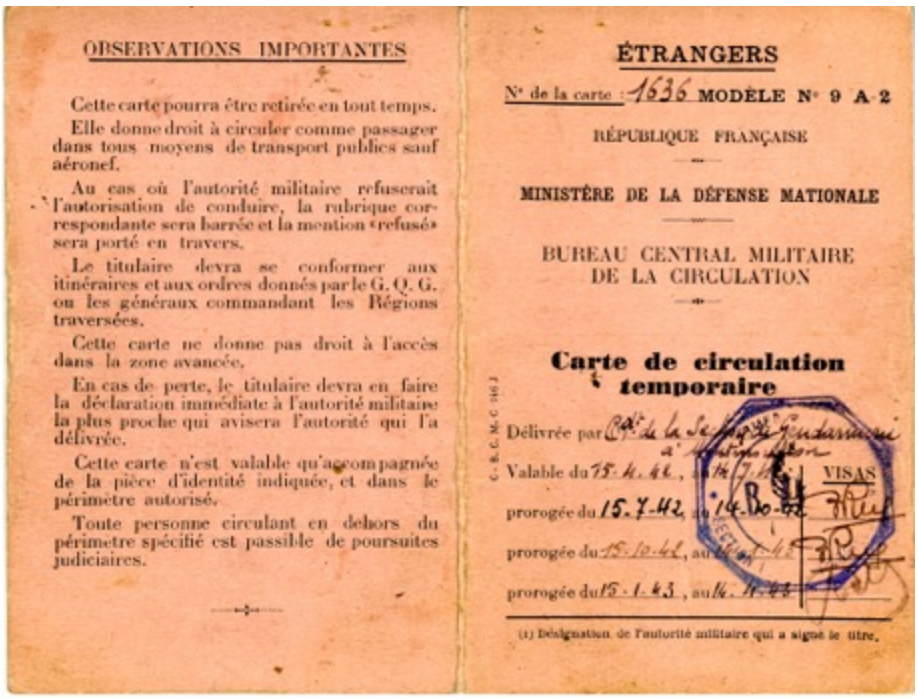
B. Problème de langue

Selon l'époque de l'immigration, selon l'âge des immigrés et selon les familles et leur implantation plus ou moins longue en France, les cas sont divers. En général, les hommes qui travaillaient dans une entreprise ont été amenés à comprendre et parler un peu la langue française. Pour ceux qui étaient entourés d'autres Italiens, la sollicitation était moins grande. Certains avaient une plus grande facilité pour apprendre une langue nouvelle, lisaient le journal local mais avaient du mal quand il fallait passer à l'écriture.
Ceux qui ont épousé une française ont dominé la langue plus rapidement : le cas de Raffaello Castellani, celui de Noël Cagna, de M. Tissino, de M. Angeletti. Noël Cagna sait écrire, en témoigne sa demande de naturalisation.
Le cas des femmes est particulier : elles restaient souvent à la maison et avaient peu de contact avec les Français. Nous avons vu que dans la ville les colonies italiennes se regroupaient dans un même secteur. Mais quand les enfants allaient à l'école, certaines mères ont appris la langue avec eux. Dans les années 1930, les femmes ont été employées comme femmes de ménage et alors ont dû faire un effort d'apprentissage.
Léonora Novello parlait et comprenait bien la langue française, elle lisait le journal, mais elle n'écrivait pas le Français, témoigne un de ses petits-fils.
Les parents parlaient français et se disputaient en Italien, nous confie un autre témoin.
Les enfants n'ont pas tous appris l'Italien, soit parce qu'ils n'en éprouvaient pas le besoin, retournant peu ou pas dans le pays d'origine de la famille, soit parce que les parents avaient peur que l'apprentissage de deux langues ne les perturbe. Certains ont regretté cette attitude par la suite. Mais les petits-enfants, voire les arrière petits-enfants qui ont poursuivi leurs études ont eu à cœur d'apprendre l'italien.

C. La naturalisation

La loi du 10 août 1927 sur la nationalité assouplit les conditions d'acquisition de la naturalisation et introduit une distinction entre « naturalisations » proprement dites (qui font l'objet d'un décret et concernent surtout la 1er génération) et « acquisitions » (davantage tournées vers la 2ème génération). Celle-ci peut être demandée dès dix-huit ans (21 ans auparavant), après trois ans de séjour en France (10 ans auparavant). Les enfants nés d'une mère française et d'un père étranger deviennent français à l'âge de 21 ans s'ils sont nés sur le territoire national.
Parmi les pionniers de l'immigration italienne dont nous avons pu contacter des descendants ou connaissances, 8 sur 20 ont opté pour la naturalisation en 1924, 1926, 1935, 1937, 1947 et 1948. Quand Noël Cagna l'a demandée en 1926, le sous préfet de Châtellerault a adressé au préfet le récapitulatif de toute sa carrière en France jusqu'à cette date. Concernant la situation militaire, il a indiqué : « *il était en sursis à l'usine à gaz de Châtellerault* [13]».

[13] *AD86*, 4M/1523. Ministère de l'Intérieur, révision des naturalisations en 1941.



OBSERVATIONS IMPORTANTES

Cette carte pourra être retirée en tout temps.

Elle donne droit à circuler comme passager dans tous moyens de transport publics sauf aéronef.

Au cas où l'autorité militaire refuserait l'autorisation de conduire, la rubrique correspondante sera barrée et la mention «refusé» sera porté en travers.

Le titulaire devra se conformer aux itinéraires et aux ordres donnés par le G. Q. G. ou les généraux commandant les Régions traversées.

Cette carte ne donne pas droit à l'accès dans la zone avancée.

En cas de perte, le titulaire devra en faire la déclaration immédiate à l'autorité militaire la plus proche qui avisera l'autorité qui l'a délivrée.

Cette carte n'est valable qu'accompagnée de la pièce d'identité indiquée, et dans le périmètre autorisé.

Toute personne circulant en dehors du périmètre spécifié est passible de poursuites judiciaires.

ÉTRANGERS

N° de la carte : 1636 MODÈLE N° 9 A-2

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DE LA DÉFENSE NATIONALE

BUREAU CENTRAL MILITAIRE DE LA CIRCULATION

Carte de circulation temporaire

Délivrée par [illegible] à [illegible]

Valable du 15.4.42 au 14.7.42 VISAS

prorogée du 15.7.42 au 14.10.42

prorogée du 15.10.42, au [illegible]

prorogée du 15.1.43, au 14.4.43

(1) Désignation de l'autorité militaire qui a signé le titre.

Carte de circulation de Giosné, 1941, *Coll. J. Tettamanti*

Giosné Tettamanti et sa femme n'ont pas été naturalisés. L'ont-ils vraiment souhaité ? Il fallait en faire la demande, se déplacer à la sous-préfecture, s'exprimer en français et c'était onéreux. Primo, le fils aîné, a obtenu sa naturalisation en s'engageant cinq ans dans la légion étrangère, Pierre, le cadet, en effectuant son service militaire et Jean, le benjamin, en vertu du droit du sol. Dans ce dernier cas, il a fallu fournir : un bulletin du casier judiciaire, un rapport de moralité et de loyalisme, un procès-verbal relatif à l'assimilation et un certificat médical.
Et le juge de paix du canton de Pleumartin, en vertu de l'article 52 du code de nationalité, a reconnu la qualité de français à Jean, en 1949, ce qui a été enregistré au ministère de la santé publique et de la population.
Giosné, le père, disposait d'une carte de circulation temporaire, délivrée par le commandant de la gendarmerie, qu'il fallait régulièrement faire contrôler. Elle lui permettait de quitter son lieu d'habitation pour travailler.

Les enfants qui ont été naturalisés avant la seconde guerre mondiale ont servi la France. Alphéo Nutta a été envoyé sur le mur de l'Atlantique. Le mari de Diana Gambetti a fait son service à Mourmelon, dans les zouaves, régiment d'infanterie de l'armée de terre française.
Devenir français permettait de poursuivre les études et d'entrer dans l'administration.
Les deux fils Benetta sont entrés en résistance dans le maquis d'Epernon, au sud de la Touraine puis en 1944-1945 ont participé à la résistance dans la poche de Saint-Nazaire.
Ludovico Forte n'a jamais souhaité la naturalisation, cela ne l'a pas empêché de s'impliquer dans sa commune d'accueil où il est devenu capitaine des pompiers. Les fils Nutta, nous dit un de leurs amis, étaient très attachés à la France, d'ailleurs l'un d'eux est entré au maquis pendant la guerre. Le maquis de Scévolles comportait tout un bataillon d'Italiens.
En règle générale, les immigrés voulaient s'en sortir dans leur nouveau pays et ne pas le décevoir. Ceux qui avaient fui pour des raisons politiques ne tenaient pas à y retourner. Mais quand il est devenu majeur, Raphaël Debardini, né à Angers en 1889 et dont la famille habitait la France depuis plus de 10 ans, a répudié la qualité de Français en août 1910[14].

[14] *AD86*, 4M/197. Police.

D. Les loisirs des Italiens

Souvent ils se retrouvaient entre eux pour parler de leur famille, de leur métier, de leurs aspirations, de leur pays natal. Les familles se groupaient autour d'un repas et de la fameuse cuisine italienne que toutes les « mama » ont importée en France et transmise à leurs filles et belles-filles. Les garçons tout naturellement jouaient au football, plusieurs ont été inscrits au SOC. Ils fréquentaient les cinémas d'alors, les bars. Les filles, comme les jeunes françaises, devenaient couturières ce qui leur permettait de gagner leur vie et sur leur temps libre de s'habiller à leur façon à moindre frais. Rien de particulier en quelque sorte, ils s'intègrent parfaitement.
Mais cette cuisine italienne ! Tous en ont parlé. Les raviolis, le risotto car dans la région de Rimini on récolte du riz, les lasagnes, la polenta, le parmesan…Diana a appris à réaliser les « cappelettis » ou petits chapeaux, les cachons fourrés aux épinards, la sauce bolognaise indispensable pour accompagner les pâtes et qu'il faut cuisiner à l'avance. Tous les matins, sa mère préparait ses pâtes : farine, eau et œufs et « *elle faisait comme ça et puis après comme ça* », dit-elle en mimant les gestes. Diana, elle, a utilisé une machine à faire les pâtes. Quand la famille Castellani allait en Italie, juste après la seconde guerre, elle ramenait le fameux parmesan, bien enveloppé car on ne le trouvait pas facilement en France. Chez les Ugolini, la mère, avec du lait de vache, fabriquait des fromages qu'elle laissait sécher et râpait ensuite sur les pâtes en guise de parmesan. Cette cuisine italienne sent bon le sud.

E. Conditions et durée de vie

Certes les immigrés Italiens ont trouvé du travail en France, mais à quel prix parfois. Ceux qui sont arrivés dans les mines de fer ont eu des avantages : logement fourni, eau gratuite, pas d'imposition sur le salaire, docteur en permanence dans la Cité ouvrière, aides à partir de trois enfants, se souvient Diana. Mais dit-elle, « *tout n'était pas rose, le travail dans la mine était très dangereux et mon beau-père Amédée, âgé de trente trois ans est mutilé en 1918 et portera toute sa vie une jambe de bois* ».
Le père de son cousin, mineur de fond, est tué lors d'un éboulement de la mine, il ne portait pas de casque protecteur. Les conditions de sécurité ont bien changé depuis. Sa veuve Erminia, avec trois enfants en bas-âge, n'avait d'autre solution que de se remarier à un mineur, sinon elle perdait son logement.
Dans le Châtelleraudais, le métier de maçon a marqué les corps qui sont devenus douloureux, déformés, usés. Une voisine de Ludovico Forte, enfant à l'époque, se rappelle de cela. Plusieurs ont eu une vie courte : 49 ans, 51 ans, 53 ans…Victor T est décédé à 68 ans, la santé ruinée par le travail pénible dans l'humidité. Pourtant le patriarche de la famille Novello est devenu presque centenaire.

4-Les retours au pays

A travers les recensements de population, certaines familles ne sont que de passage dans la région à une époque donnée puisqu'on ne les retrouve pas au recensement suivant. Certaines ont cherché plus loin leur eldorado, d'autres sont retournées dans leur pays natal une fois les hostilités terminées ou après avoir amassé un peu d'argent. Le patronyme Carnevalli par exemple, n'apparait qu'en 1921. Les artistes vont d'une ville à l'autre, ils sont en tournée.
Les familles fixées en France qui ont laissé des parents en Italie et qui ont hérité d'une maison là-bas y retournent fréquemment. Ils sont heureux de retrouver le cadre dans lequel ont vécu leurs ancêtres. Et parfois, la famille ayant émigré un peu partout dans le monde, c'est un lieu de retrouvailles. C'est souvent la seconde génération qui retourne en Italie, emmenant un père ou une mère. Les aînés n'ont pas toujours eu le temps et les moyens de faire le voyage, quelques-uns avaient peur d'être mal accueillis, considérés un peu comme des déserteurs. Les enfants ont une forme de curiosité pour un pays dont ils ont entendu parler souvent, le pays de leurs racines.
Deux personnes parmi celles rencontrées ont regretté de devenir françaises : l'une aurait souhaité avoir la double nationalité, l'autre tient grief à la France de ne pas lui avoir attribué une pension

d'ancien combattant car il lui manquait six jours de présence au front. Il a pourtant été déporté du travail (STO) à Francfort-sur-le-Main.

Conclusion

Les Italiens venus dans le Châtelleraudais ont tous une histoire particulière, des familles se sont beaucoup déplacées à la recherche d'un travail ou pour fuir un régime politique, certaines ont été réfugiées dans notre région et y sont restées. Beaucoup d'émigrés ont été naturalisés, surtout dans la seconde génération. L'intégration dans la vie française a posé peu de problèmes et avec un peu de recul, nombreux sont ceux qui apprécient la patrie d'adoption et néanmoins sont heureux de retrouver leur commune d'origine en Italie. Le fait que ces familles aient eu un travail et une habitation a contribué fortement à leur excellente assimilation.
Certains sont devenus « *plus français que les Français* », dit un témoin.

Matériaux de construction H. Martin à Châteauneuf qui fournissait les entreprises de maçonnerie, *coll J-F. M*

Voyage en Italie

En 1948, la famille organise un voyage en Italie, Raffaelo a hâte de retourner au pays après ces années de guerre. Mais c'est loin, les voyages sont coûteux, alors les Castellani campent en route. Le trajet est long et un peu rocambolesque se souvient la petite fille de six ans qui livre ses souvenirs. Elle a hâte de découvrir l'Italie, de connaître ses grands-parents.

Elle garde en mémoire tous les détails, comme si c'était hier. Pourtant elle en découvre des choses nouvelles : une superbe région, beaucoup de cousins et de cousines qui vont nus pieds (c'est l'été !) alors qu'elle porte des chaussures, un grand-père très droit, bel homme, un patriarche, tandis que son père à elle a le dos courbé par des années de dur travail, une grand-mère qui fume la pipe. Et puis des oncles, des tantes ! Tout ce monde dont elle connaît les noms grâce aux photos qu'elle a vues dans les albums à la maison. Ils sont invités par les uns et les autres, c'est follement amusant et nouveau.
(Témoignage et photo des grands parents recueillis auprès de la fille de Raffaelo)

Les carriers italiens de Chauvigny

Après la guerre de 1914-1918, le nombre de carriers avait diminué et les besoins étaient plus grands car il fallait assurer la reconstruction. Les carriers Français devenaient plus exigeants quant à leur rémunération. Les entreprises ont cherché à faire venir de l'étranger des ouvriers. Un accord étant conclu entre la France et l'Italie, des Italiens s'engagèrent pour un contrat de deux ans au départ, renouvelable. C'est ainsi que des Italiens, des Belges, des Polonais, des Allemands, des Suisses, des Portugais sont venus à Chauvigny à partir des années 1920. En 1923, un quart à un tiers des carriers était Italiens.

En 1932, 68 Italiens sont présents dont 42 hommes, l'année suivante 21 et 46 en 1934. Ces nombres fluctuent ce qui signifie que beaucoup d'immigrés ne séjournent pas longtemps.

Selon le contrôle de juillet 1933, les Italiens sont les plus nombreux : 21, contre 10 Portugais, 10 Polonais et 4 Belges. Les 12 hommes, sont tailleurs de pierre (3), carriers (6), maçon (1) et manœuvres (2), un seul est ouvrier agricole. Comme les Italiens du Châtelleraudais, ils ont quitté le nord de leur pays : Vénétie (6 originaires de Quero), Lombardie, Frioul-Vénétie, Emilie-Romagne[15].

Une famille italienne

Domenico Dal Pos, maçon à Quero en Vénétie, sans travail, a signé un contrat pour venir en France. En 1923, il part sans sa famille par le train : Modane, Paris, Saintes, le voyage dure huit jours. Avec son ami Antonio Andreazza, il travaille d'abord dans les carrières de Crazannes, en Charente-Maritime, appartenant à la compagnie Fèvre. Anna Dal Pos et son fils Raphaël né en 1922 rejoignent le père en 1924. Un second fils, Jean, naît en 1926. Les carrières d'Artiges près de Chauvigny appartiennent également à la société Fèvre qui procède à des transports d'ouvriers. En 1930, les familles Dal Pos et Andreazza s'installent dans les dépendances d'une maison bourgeoise appelée « le château » avec d'autres Italiens. Le clan est groupé, comme les cimentiers châtelleraudais qui résidaient à l'est de la ville. Cela permettait de parler entre soi, de se soutenir, de s'entraider.

Après quelques débuts difficiles, car les Chauvinois ont peur de la concurrence dans ces années de crise, la situation se stabilise. Les enfants sont bien acceptés à l'école, ils en gardent de bons souvenirs. Si les carriers sont bien considérés de leurs chefs, régulièrement les gendarmes à cheval viennent contrôler les cartes de circulation temporaires. Au moment de la guerre d'Ethiopie, en 1935, la situation se dégrade. La France a rompu ses relations avec l'Italie, on ne peut se procurer les papiers nécessaires à la naturalisation. Les élèves italiens n'ont pas accès à de nombreux concours. Et en 1939, Italiens et Français sont devenus ennemis ! Le père et les deux fils sont requis par le service du travail obligatoire (STO). Domenico, âgé de 45 ans est renvoyé dans ses foyers et les deux fils entrent dans la clandestinité, l'un d'eux rejoindra le maquis.

A la libération, les fils rejoignent leur maison et leur travail. Quand Domenico prend sa retraite, il vient habiter chez un fils pour libérer le logement alloué par l'employeur. Il meurt peu après sa mise à la retraite, usé par le travail dans les carrières.

Les fils s'intègrent parfaitement dans la cité, tant dans le domaine du travail que dans celui des loisirs. Ils participent dans les années 1949-1950 aux courses cyclistes du Chauvinois ainsi qu'en témoignent les photos du superbe ouvrage : *Chauvigny 1851-1970, 120 ans de photographies,* de Max Aubrun et Christian Guerrier sorti à la Noël 2010, p. 382-384.

Les travaux de René Pothet, « Carriers et tailleurs de pierre italiens à Chauvigny », *Bulletin de recherches archéologiques, artistiques, historique et scientifiques du pays chauvinois*, n°25, 1987, p. 417-422 ; de Pierre Billion, « Immigration en Poitou-Charentes, mémoire de l'invisible dans la revue *Autrement ;* d'Anne Cenedese*, les immigrés italiens de l'entre-deux guerres en Poitou-Charentes et leurs descendants,* maîtrise de géographie, université de Poitiers, 1996 développent ce thème.

Geneviève Millet

[15] *AD86*, 4M/1155. Recensement des étrangers le 5 juillet 1933.

La cantine de Tercé. Construite au début de l'exploitation de la carrière. Les ouvriers pouvaient y trouver du vin et y prendre leurs repas. L'appentis, à gauche sur la photo a été construit en 1921 pour héberger des ouvriers italiens.

Dortoir des Italiens aux Grippes à Chauvigny. Les Italiens étaient venus travailler dans les carrières et sur les chantiers de taille de la région vers 1920, engagés sous contrats de 2 ans par les sociétés.

Photos extraites de « Carriers et tailleurs de pierre italiens à Chauvigny », article cité ci-dessus